

Je voudrais commencer par donner la parole à Daniella Pinkstein en citant ce qu'elle a écrit dans un article très intéressant, consacré à Claude Vigée :

Écrire sans mentir, écrire avec le regard de l'autre dans ses mains. Ne pas célébrer un masque de parade, ne pas se célébrer à la face des miroirs. Toujours chercher en soi ce lieu de vérité, dans une langue limpide, forte et subtile, « à l'heure où tant d'hommes »¹, comme le dit Claude Vigée « cherchent à l'aveuglette leur chemin, égarés dans un monde sans merci »².

Et elle ajoute : « Écrire à propos de ma rencontre avec son œuvre, c'est parler dans cette clarté, la sienne qu'il faut aujourd'hui que je fasse mienne. »³ J'ai repensé à ces mots quand on m'a demandé d'écrire sur Claude Vigée. Et en repensant à lui je ne peux m'empêcher de souligner qu'il y a des moments dans notre vie où nous regrettons amèrement de ne pas avoir suffisamment exploité certains « talents » aussi rares que les impondérables, comme ceux de l'amitié. C'est le regret qui m'assaille quand je pense à lui, après sa mort. Je n'ai jamais pu donner une continuité aux rencontres, aux contacts et aux sollicitations affectueuses. De ce point de vue, je me rends compte que mes mains sont vides, puisque je n'ai jamais eu la chance de le voir, sauf une fois, lorsque nous nous sommes rencontrés à la Sorbonne pour un Colloque international sur sa poésie un jour gris de printemps il y a de nombreuses années, avec la lumière mélancolique et poignante que seul Paris peut donner. La balance penche énormément de l'autre côté, celui du dialogue silencieux que l'on établit avec un écrivain et un poète dont on est devenu le traducteur, par un heureux hasard de la vie.

Il n'est pas facile de rendre hommage à quelqu'un qu'on admire, pour ce qu'il a écrit, pour son courage, pour sa lumineuse voix poétique. Rien ne pourrait être plus complexe que de parler d'un poète, d'un essayiste et d'un traducteur et bien plus encore, qui a marqué mon chemin de recherche et de réflexion.

Traduire *Dans le silence de l'Aleph* a été une expérience extraordinairement enrichissante et qui a suscité en moi plein de questions, à en avoir presque le souffle coupé.⁴ Lorsque j'ai traduit son livre, j'ai immédiatement réalisé que pour Vigée, la passion la plus forte était d'arracher à leur mutisme les expériences inexprimées de la vie humaine. En effet, *l'Œuvre* de Vigée, toutes ses œuvres, représentent une expérience qui tente de capter le babillage du langage et du monde quand, en se créant, elle tente de s'ouvrir à la lumière. L'œuvre de Vigée est le « livre » de la mémoire, de l'exil et de l'écoute. Poèmes, récits, interrogations, réflexions, méditations se

1 Daniella Pinkstein, « Ma rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée, Peut-être, n° 12/2021, p. 47.

2 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et silence, 2001 p. 81.

3 Daniella Pinkstein, *op. cit.*, p. 47.

4 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph. Écriture et Révélation*. Paris : Albin Michel, 1992. Traduction en italien : *Alle porte del silenzio. Scrittura e rivelazione nella tradizione ebraica*, Traduction et Avant-Propos de Ottavio Di Grazia. Milano : Paoline, 2003.

prolongent et se répondent dans le vide espace où ils se meuvent ; large déploiement d'une pensée et d'une écriture, se confondant avec le propre mouvement du livre. Œuvre ouverte, par excellence, constamment en dialogue avec elle-même et le monde, au plus proche d'une parole partagée, mais, cependant, plus solitaire encore après le partage qui la renvoie au silence, un moment rompu. Une parole blessée et si fragile.⁵

En tant que poète, essayiste, traducteur, commentateur et exégète de la Bible, il assume le rôle de passeur, d'une langue à l'autre, du même à l'autre.⁶ J'ai toujours eu le sentiment que traduire était bien plus que transférer un message d'une langue à une autre, ou prendre la traduction comme synonyme de l'interprétation de toute totalité signifiante au sein d'une même communauté linguistique. Ce sont, très schématiquement, les différentes approches d'Antoine Berman⁷ et de George Steiner.⁸ Ce dernier a soutenu : « comprendre, c'est traduire ». Je crois que pour « comprendre », il faut vivre une émotion qui nous fait saisir, à travers le langage, le monde de l'auteur ; où nous réalisons que de l'autre côté de la page et du mur du temps, il y a quelqu'un qui nous parle. La traduction ne peut bien sûr pas être une procédure scientifique correcte, car elle risque de transformer la traduction en une copie-variation sans âme.

Nous ne pouvons pas non plus oublier que chaque traduction est un point de rencontre fragile, incertain et imprévisible qui nous met tous en jeu : auteur et traducteur. Dans cette rencontre, il y a aussi une réflexion sur « la langue et la traduction », et donc sur le « don des langues », sur le « procès de l'étranger », sur la dimension éthique et de l'hospitalité langagière.⁹ Cette expression de Ricoeur indique « le plaisir d'habiter la langue de l'autre qui correspond au plaisir de recevoir, dans sa propre maison accueillante, la parole de l'étranger »¹⁰.

En bref, la traduction parle avant tout de la relation avec l'autre : l' « autre » de la langue, l' « autre » du texte, l'« autre » de la culture, l'autre qui me défie avec son livre, avec son expérience, avec sa pensée. Je me souviens encore très bien de l'incipit de *Dans le Silence de l'Aleph* de l'ordre des mots, des difficultés rencontrées pour recréer le sens, le ton, le rythme. Cela m'a coûté beaucoup d'efforts pour achever le travail. Mais je me souviens aussi très bien de ce que Vigée a toujours soutenu, à savoir que la première tâche du traducteur est d'écouter le texte à traduire de manière à se laisser pénétrer par son rythme, à partager son souffle, sa pulsation afin de le faire vivre à travers son propre corps, dans sa propre langue, avant même une véritable et juste compréhension, ou du moins une conscience rationnelle : c'est plutôt une expérience existentielle qui conduit à une conversion intérieure, à une teshouva – et comme toute conversion, difficile,

5 Je voudrais rappeler ici l'œuvre de Edmond Jabès qui a fait des « questions » le nœud central de ses recherches et de ses poèmes et réflexions. Voir : *Le Livre des Questions*. Paris : Gallimard, 1963 et 1964.

6 Voir : Claude Cazalé Bérard, *In memoria del poeta Claude Vigée*, dans *Testo e Senso*, 21/2020. Claude Cazalé Bérard a rappelé à juste titre que Vigée a confié à son œuvre la tâche d'inaugurer un nouveau genre, le « judan », c'est-à-dire « un genre métamorphique (comme les rochers de Jérusalem) qui se veut à la fois poésie, journal intime et essai », p.3.

7 Cf., Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard, 1995.

8 Cf., George Steiner, *After Babel. Aspect of Language and Translation*, New York-London : Oxford University Press, 1975.

9 Paul Ricoeur, *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004. Ce recueil rassemble trois conférences sur ce thème : *Défi et bonheur de la traduction* (1997), pp.7-20 ; *Le paradigme de la traduction* (1998), pp. 21-52 ; *Un « passage » : traduire l'intraduisible* (inédit), pp. 53-69.

10 Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, op. cit., p. 43.

angoissante, parfois dramatique ou désespérée –, mais toujours inspirée par l'honnêteté, l'humilité et la gratitude pour le don reçu de l'autre langue, pour l'accès au mystère d'une œuvre au départ énigmatique, impenétrable, hostile.¹¹

Traduire relève donc davantage de l'artisanat, du savoir-faire, de la compétence, de l'attention, de l'agilité, du tact que de connaissances théoriques acquises dans les livres et d'une maîtrise des techniques linguistiques fixées à l'avance. Il est fondamental pour le traducteur de se sentir « étranger » même dans sa propre langue, à tel point qu'au contact du texte et de la langue à traduire, il découvre de nouvelles potentialités, des harmonies inédites, impensables avant cette rencontre : comme cela se produit avec la « graine » d'un arbre qui se détache de son tronc pour fertiliser une autre plante... Il n'y a pas de désir de possession ou de domination de la part du traducteur authentique, mais une disponibilité sans réserve à l'appel, à la « vocation » (pensez à Jacob au gué de Yabbok), un abandon confiant et sans restriction pour une transformation réciproque et imprévisible. Par conséquent, pour moi, traduire c'était comme rendre au poète des pensées qu'il m'avait données.

Dans toute son œuvre il y a un héritage du passé, de tout ce qui a été préservé pour nous à travers les siècles et on retrouve le sens de l'humain dans lequel il y a aussi celui de l'altérité comme son accomplissement ; l'œuvre de Claude Vigée a traversé un siècle qui a connu des tragédies et des promesses de renaissance, des espoirs et des utopies.

Je ne connaissais pas alors Claude Vigée, la substance pure et précieuse sur laquelle se nourrissait son intelligence; je ne connaissais pas sa vie et qui étaient ses compagnons de route ; je ne connaissais pas son immense culture qui s'était abreuvée à diverses sources. Traduire son livre, entrer de plus en plus profondément dans son monde, « écouter ses paroles » ; accompagner la traduction par la lecture d'autres de ses livres, m'a permis de commencer à comprendre une œuvre puissante, avec une manière de procéder, qui s'inspire fortement de la tradition hébraïque, de sa manière de lire les Écritures. Une manière loin de notre sensibilité d'hommes et de femmes trop imprégnés d'une « rationalité » aseptique, « à la portée de la main ». Ses questions obligeaient à s'arrêter et à écouter ce qu'il disait à chaque fois, et il avait le don de perturber les certitudes et de déstabiliser les pensées préfabriquées.

Ses questions et leur écoute difficile, leur complexité, ont ouvert l'espace à la liberté humaine, à la dignité humaine. Face aux naufrages de l'histoire, face à l'étouffement des paroles après la violence sans précédent du XX^e siècle ses questions ont su ouvrir des horizons. Ses paroles, qui nous touchent avec délicatesse, nous invitent, cependant, à regarder au loin, à nous sortir de la douleur, de l'injustice, des fleuves de paroles insensées, des larmes et des espoirs trahis.

À cet égard, je ne peux m'empêcher de penser à Walter Benjamin et à son tableau bien-aimé de Paul Klee : *l'Angelus Novus* avec son visage tourné vers le passé et le vent qui le pousse vers l'avenir. Le regard qui

11 Je voudrais au moins mentionner les travaux présentés sous la forme d'un dossier intitulé *Traduction et Éthique*, dans la revue *Testo & Senso* 8/2007. Les travaux s'inscrivent dans le prolongement des réflexions abordées lors de la table ronde qui s'était tenue dans le cadre du Colloque consacré à l'œuvre poétique de Nelly Sachs, organisé à l'Université Charles de Gaulle - Lille III (25-27 Novembre 2003), par l'Equipe de Recherche « Textes et Interculturalité ». Le dossier comprend une partie consacrée à la rencontre entre Claude Vigée et Jean- Yves Masson. De ce dernier, j'ai tiré quelques idées de Vigée sur la traduction que j'ai résumé ici.

se pose sur les décombres de l'histoire. Vigée sait que dans l'oubli il n'y a pas de salut et que ce n'est qu'en gardant les yeux ouverts que nous pouvons construire un autre avenir.¹² Il appartenait, en effet, à ce rare genre d'intellectuels qui conçoivent leur existence même comme un *texte dans lequel* les pensées et les images convergent et peut-être s'entrechoquent, par vagues toujours plus hautes, jusqu'à se composer dans une étendue bigarrée et compacte qui, si elle peut sembler pacifiée, continue d'être le difficile équilibre de tensions secrètes, presque l'harmonie transfigurée d'une profonde agitation et de dissonances cachées.

Ce qui importait pour moi, entre autres choses, c'était la fascination de traduire Vigée, l'extraordinaire écrivain, poète, érudit, auteur d'œuvres dont les multiples ramifications d'itinéraires infinis, de veines dorées à travers des tunnels souterrains, se relient à un fil conducteur profond et inépuisable: celui de la Bible et de la littérature rabbinique.

La profonde continuité entre son œuvre, la Bible et la tradition hébraïque, qu'il sonde, lit et médite, est la clé pour déchiffrer le sens d'une histoire apparemment absurde. En fait, Vigée ne se réfère pas seulement aux grandes interprétations du Na'hman de Breslav ou de Rachi ou à bien d'autres Maîtres connus ou moins connus; non seulement il en acceptait ou en discutait des sources midrashiques fascinantes, mais il en établissait même comme le font les maîtres juifs, la gamme infinie des implications entre deux paroles du texte sacré en vertu du fait que l'une est l'anagramme de l'autre. Pour comprendre cela, il ne faut pas oublier que la tradition hébraïque attribue à l'alphabet un rôle important. Je dirais que l'alphabet nous renvoie au mot qui peut être dit et écrit, mais il est certain que le mot parlé, pour voyager dans le temps, doit être écrit. Cette pensée est, tout d'abord, liée à la façon de raconter la Création, en effet, Dieu crée le monde avec les « dix paroles », comme disent les maîtres du Talmud en commentant le livre de la Genèse (תִּישָׁאָרְבִּי - Berechit)¹³. C'est précisément cette attention portée au mot qui doit être transmis par écrit qui a déterminé l'importance de l'alphabet – ou plutôt de ses lettres – considéré comme l'un des éléments essentiels pour la naissance et l'existence du monde.¹⁴

En fait, Claude Vigée a rappelé, à plusieurs reprises, un passage du Zohar, concernant l'alphabet hébraïque, avec ces conclusions : « Ces lettres où le monde s'engendre ne sont pas simplement des signes qui se réfèrent à lui : elles participent de la substance même de notre monde ». « En parlant, en écrivant, en agitant à la légère les lettres, les mots, les phrases et les livres, on remue le monde entier. »¹⁵ À cet égard Daniella Pinkstein¹⁶ a rappelé à juste titre Walter Benjamin qui, dans ses *Passages*, à propos de l'importance de la langue dans l'histoire humaine, a écrit : « Ce que Proust veut dire avec le déplacement expérimental des meubles dans le demi-sommeil du matin, ce que Bloch perçoit comme l'obscurité de l'instant vécu, ce n'est rien d'autre que ce que nous devons établir ici, au plan de l'histoire et collectivement. Il y a un 'savoir non-encore-conscient'

12 Cf. Walter Benjamin, *Angelus Novus*. Frankfurt : Suhrkamp Verlag, 1990.

13 À ce sujet, voir le commentaire fondamental et intense de Marc-Alain Ouaknin, *Les Dix Commandements*. Paris : Seuil, 1999, traduit par moi en italien, *Le Dieci Parole*. Milano : Paoline, 2001. 10e édition 2020.

14 Cf. Marc-Alain Ouaknin, *Mystères de l'alphabet. L'origine de l'écriture*. Paris : Assouline, 1997.

15 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 65.

16 Daniella Pinkstein, « Ma rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée », *op.cit.*, p. 49

de l'Autrefois... »¹⁷. Et Pinkstein ajoute à juste titre : « Walter Benjamin avait la certitude de ce savoir, lui que la Révélation de la Parole du Sinaï enchaîna à *cet autrefois* sans lendemain, dans ce Port au bout de nulle part. Un savoir inscrit dans le temps du langage, et qui porte comme la reine Esther à la fois le masque anonyme de son temps, et le visage unique de l'existentiel' ». ¹⁸ Claude Vigée a eu le courage de continuer à emprunter le chemin de *ce savoir non encore conscient*, pour que l'origine de l'homme, comme il dit, soit aussi devant lui, « au futur »¹⁹.

Il est nécessaire de transmettre à l'humanité ce sens de l'avenir, du futur, avant tout, comme l'écrit Vigée, « cet univers opaque, mauvais, arrogant et bestial, enlisé dans l'amour de la matière brute, refuse de toutes ses forces l'éclosion de l'avenir humain, et tourne en dérision la promesse de la rédemption donnée à tous les peuples à travers Israël, le 'fils aîné' du Pacte »²⁰.

Écrire, jouer avec les lettres de l'alphabet, c'est s'opposer au poids du temps, de l'Histoire et reconnaître la différence entre le Rédemption et le chaos. C'est la leçon que Vigée a fait sienne dans la tradition hébraïque et qu'il a racontée dans toutes ses œuvres. Une leçon de liberté difficile, de responsabilité parfois presque insupportable, qui attribue à chaque lettre, à chaque mot le sens de l'avenir enfermé dans ce « je serai ». À cet égard, il est important de rappeler qu'une des idées maîtresses héritées du Talmud, c'est cette responsabilité de création conférée à chacun, parce que chacun est nouveau et important.

Cela renvoie au problème de la dimension du temps et de sa relation avec Dieu dans la tradition hébraïque, c'est-à-dire la relation entre le Tétragramme et le Temps. J'ai déjà fait valoir, en ce qui concerne les dix commandements, qu'il ne s'agit pas d' « ordres », de « commandements », mais de « paroles ». De « Dix Paroles » pour transmettre la vie. Recevoir une révélation signifie s'ouvrir à une parole autre. Ouaknine a écrit : « une parole autre, pour entendre quelle est la juste place, le lieu exact qui permettra à chacun de vivre. En ce sens, l'homme qui reçoit la Tora (c'est-à-dire l'enseignement' de Dieu et non, comme nous le traduisons couramment dans nos langues, 'la loi de Dieu'), est capable d'accéder pleinement à sa propre vie, mais aussi de donner pleinement la vie à d'autres »²¹. Je veux dire que la Tora « le met en situation d'engendrement, de filiation et de transmission »²². *Ehyeh asher ehyeh* אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה (Exode - תְּנַחֲמֶנּוּ 3,13-15).

Les maîtres du Talmud nous enseignent que, lorsqu'elles sont combinées, les consonnes permettent d'écrire : hwh, hyh, yhh, c'est-à-dire le présent (howeh), le passé (hayah) et le futur (yeheh). Le Tétragramme n'est pas le nom de Dieu, mais l'ouverture aux trois dimensions du temps ! Être, c'est le temps ! La « première Parole » est la suivante : « Je suis l'Éternel, ton Dieu ».

De prime abord, Dieu livrerait ainsi Son nom, ou un de Ses noms, l'Éternel. Mais ce serait une erreur de comprendre ainsi cette parole. L'Éternel n'est pas un nom de Dieu...Son nom, c'est le Tétragramme, YHWH, un mot écrit, quatre consonnes sans voyelles qu'on peut épeler, mais non prononcer. Les prononcer en mettant

17 Walter Benjamin, Paris Capitale du XIXème siècle, « Le livre des Passages ». Paris : Cerf, 1989, p. 405.

18 Daniella Pinkstein, « Ma rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée », *op.cit.*, p. 49.

19 Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes. Choix d'essais et d'entretiens 1950-2005*. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 86.

20 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aléph*, *op. cit.*, p. 133.

21 Marc-Alain Ouaknin, *Les Dix Commandements*, *op. cit.*, p. 29.

22 *Ibidem*.

les voyelles, ce serait une fois de plus ‘remplir’ le nom, saturer pour ainsi dire d’emblée son sens....Si on voulait traduire le Tétragramme, il faudrait dire : ‘ Silence a dit’, car son nom invite plutôt au silence, à trouver la porte d’entrée en soi-même. ‘Je suis l’Éternel, ton Dieu’ devrait donc être traduit ou commenté comme ‘Je suis, moi, le Tétragramme que tu ne peux pas prononcer parce qu’il est silence.’²³....

- 192 - Ouaknine se demande encore: « Quel est donc le sens de ce nom énigmatique qui est au cœur de la pensée et de l’existence juives ? Certes, le Tétragramme est « l’Être », mais, d’abord, c’est un mot composé de quatre consonnes sans voyelles. Image pure qui ne donne rien à voir, pur silence qui ne donne rien à entendre si ce n’est le silence lui-même, au plus profonde du langage, le fondement du langage. »²⁴

Une approche complexe qui est l’un des dons extraordinaires que la tradition hébraïque a su transmettre et qui confirme sa modernité absolue. Après tout, cette « logique » paradoxale et rigoureuse est à la base de cette sensibilité qui a su regarder le monde avec des yeux différents. Tout cela renvoie à la courbure problématique de son œuvre à son sens du langage, de la mémoire; au rapport entre la parole et le silence, ou plutôt au rapport entre la question et la réponse, bref à cette « méthode dialogique » particulière qui a nourri son existence et sa relation aux autres. « Pour Vigée, l’histoire est un horizon à partir duquel la parole se déploie, accueillie par le poète pour évoquer l’exil, l’attente et le malheur, le mal et l’espoir, le refus du néant et le choix de la vie »²⁵ en commençant par le pseudonyme qu’il a voulu prendre : Vigée, c’est-à-dire *vie-j’ ai*, en hébreu, *‘hai ani*, « moi vivant ». Il choisit son nom, Vigée, en se référant à Isaïe (49 -18) : « ‘Hay’ Ani, vivant, moi! dit YHWH ». Le pseudonyme Vigée est un « programme existentiel et poétique, un défi lancé aux forces mortifères qui menaçaient d’extinction sa propre vie et la survie de l’ancienne et vivante communauté juive de leur Alsace natale (de fait en grande partie détruite lors de l’extermination de la Shoah »²⁶. Comme l’a écrit Anne Mounic : « le poète modifie son identité en affirmant l’unité de son expérience »²⁷. Celle de la poésie et de la vie et des racines juives. Anne Mounic elle-même l’affirme : « Ce nom confirme l’aspiration à l’unité d’être tout en ancrant la poésie dans le combat existentiel, combat avec le temps mais dans le temps lui-même, combat avec la mort. »²⁸.

23 *Ibidem*, p. 43.

24 *Ibidem*

25 Ottavio Di Grazia, Avant-Propos à Claude Vigée, *Alle porte del silenzio*, op. cit., p. 7. Et aussi *ibid.*, « Qui est comme Toi parmi les muets? », in Sylvie Parizet (Sous la direction de), « *Là où chante la lumière obscure...* ». *Hommage à Claude Vigée*. Paris : Les Éditions du Cerf, 2011 p. 60.

26 Claude Cazalé Bérard, *Exil et traduction*, Préface à Claude Vigée, *Esilio della Parola/Exil de la parole*, Édition bilingue, Les Cahiers de *Peut-être*. Chalifert : Association des Amis de l’Œuvre de Claude Vigée, 2020, p. 10. Voir aussi : Henri Meschonnic, Avant-Propos à *Danser vers l’abîme ou la spirale de l’extase 1995-2004* : « Avec Claude Vigée, c’est l’oreille qui voit ». Paris : Éditions Parole et Silence, 2004, p. 9. Voir aussi : Henry Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*. Paris : Bayard 2004 et, republié ensuite dans Les Cahiers de *Peut-être*. Chalifert : Association des Amis de l’Œuvre de Claude Vigée, 2016.

27 Anne Mounic, *Claude Vigée : la poésie comme unité d’être*, dans *Testo e Senso*, 8/2007,

28 *Ibidem.*, p 2. Voir à ce sujet, Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes*, op. cit.

Précisément, comme je l'ai déjà écrit, la vocation première de Vigée pour la poésie et la vie est profondément ancrée dans la tradition hébraïque. Son écriture, née donc de l'exil et marquée par une douloureuse errance, débarquant dans la Jérusalem présente et éternelle, acquiert une profondeur et une complexité jamais atteintes auparavant.²⁹ Ce n'est pas une coïncidence s'il s'identifie à Jacob : « Comme mon aïeul Jacob sortant du gué du Yabbok vainqueur, mais blessé, après le combat avec l'ange, « je boite, mais *vie j'ai* –, moi aussi ! » Désormais, Claude Vigée sera mon nom : celui d'un poète juif. »³⁰

Le rapport entre le juif et le poème va plus loin encore. Dans *Délivrance du souffle*³¹, on lit : « Être juif ou poète, c'est tout un ;/ Jacob et poésie /ont le même destin. »³² Être poète est une « mission »³³, même celle de « l'obligation de transmuier le langage mort, la langue morte, la langue de bois dans laquelle nous sommes obligés de vivre », comme un destin immuable, dans une Parole qui a pour récompense le souffle, le rythme de la vie.³⁴ Les fausses réactions consistent à transcendantaliser le langage, « en le rendant obscur, incommunicable, inutile »³⁵, et « si l'on n'écoute pas les poètes, c'est d'abord qu'il n'y a rien à écouter »³⁶.

J'ai trouvé chez Claude Vigée, « la substance vivante et pulsante de notre existence intime »³⁷ ; le rapport même entre la parole et la vie est la transformation d'une forme de vie par une forme de langage. « En cela, le poème est un *acte de résistance*. Et c'est toute une vie qui se dit là, avec ses tendresses et ses nostalgies. »³⁸ J'ai tout de suite perçu que sa poésie, sa parole poétique était un acte de résistance, d'humanité, un chemin de pensée. « *Être poète pour que vivent les hommes* », dit Claude Vigée ; sa création fut « *une alliance au présent* » et à la vie, disait-il. La poésie pour dire en vivacité la vie des hommes, pour inscrire dans le présent leur quête maladroite, fragile, d'eux-mêmes et de Dieu, et leur offrir « *un tremplin pour demain* »³⁹.

Rythme non seulement dans le sens de la cadence, du son de la parole, mais rythme et forme de vie qui forgent une vision du monde, c'est-à-dire une ouverture à l'autre. La poésie de Vigée et ses mots m'ont immédiatement fait comprendre que c'est la mémoire, le destin, la manifestation d'une profondeur qui dérègle l'âme et la confronte à des choix. Sa poésie est l'expérience d'une parole abyssale qui, par conséquent, va jusqu'à toucher le fondement des choses, leur vie profonde. Racine cachée qui nourrit l'arbre de vie, l'arbre du *Sefiroth* dans la *Kabbale*. L'image de l'arbre, figure de la nature cyclique du temps, revient dans Vigée, poète et traducteur, de Rilke, par exemple. L'arbre, ses racines, ses branches, image du temps et des schémas

29 Claude Cazalé Bérard, *In memoria del poeta Claude Vigée*, dans *Testo e Senso*, 21/2000.

30 Claude Vigée, *Vivre à Jérusalem : Une voix dans le défilé. Chronique : 1960-1985*. En collaboration avec Luc Balbont. Paris : Nouvelle Cité, 1985, pp. 27-28.

31 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*. Paris : Flammarion, 1977, p. 38.

32 *Ibidem*, p.122

33 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 120.

34 *Ibidem*, p.120

35 *Ibidem*, p.121

36 *Ibidem*, p.122

37 *Ibidem*, p.132

38 Henri Meschonnic, Avant-Propos à *Danser vers l'abîme ou la spirale de l'extase 1995 – 2004* : « Avec Claude Vigée, c'est l'oreille qui voit », *op. cit.*, p.10.

39 Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes*, *op. cit.* Les citations se réfèrent à ce livre.

complexes de la vie. Les thèmes de la poésie de Vigée parlent des labyrinthes, qui sont l'expression même de la vie. Le voyage à travers le labyrinthe est le témoignage d'un voyage existentiel et poétique au seuil de l'âme. Un chemin qui tente de surmonter l'angoisse originelle au-delà des portes du mutisme et de l'exil.

On pourrait parler d'une écriture de la vie et d'un mot qui a le sens du temps. Sa biographie personnelle, comme je l'ai écrit, est étroitement liée à une parole et à une tradition qui ont jalonné les étapes de son existence. La Parole de Dieu, la tradition hébraïque et la tradition alsacienne.

La Parole de Dieu qui accompagne les autres paroles, et ces langues dans lesquelles il a commencé à percevoir le monde. Et à se confronter au monde, sa langue natale, langue de l'apprentissage du souffle des choses et de la nature ; les relations qui ont jalonné les rythmes, les temps d'une existence entière.

De sa formation jusqu'à l'exil, aux lieux qui lui ont échu pour vivre, l'Alsace, l'Amérique, Jérusalem. Les expériences qui ont marqué son parcours humain et spirituel sont empreintes du *tremendum* de la *Shoah*. Dans son œuvre transparait en filigrane l'enchaînement d'événements tragiques et heureux qui ont assombri ou éclairé son errance.⁴⁰

Selon certains maîtres, les *Dix Paroles* (Exode - תּוֹרָה 20; 2-17) pourraient être synthétisées en reliant simplement le premier et le dernier mot du texte : « Anochi » (« Je suis ») et « lere'echa » (« pour ton prochain »).

Une fois de plus, le thème de la proximité, de l'altérité ouverte par les « mots » qui indiquent un chemin entre en jeu : l'éthique de la parole et la primauté de la vie et de l'espoir. L'éthique de la parole représente le refus de la parole préconstituée, morte depuis longtemps sous le poids de son insignifiance. L'éthique du mot, le mot éthique, est ce qui met en mouvement la Parole comme un acte de liberté, d'ouverture à la vie. La Parole qui est une caresse existentielle infinie contre le déjà dit. Cela aussi est au cœur de la réflexion de Vigée, du souffle infini de ses poèmes et du pouvoir de transmettre la vie sur lequel il a insisté.

La parole éthique n'est pas héritée, elle n'est pas un testament, ancien ou nouveau, elle n'est pas une parole annoncée. Elle n'accomplit et ne fait rien. Au contraire, il introduit le blanc, l'espace, l'intervalle, la distance. C'est un bégaïement ; comme la parole de Moïse, comme le son brisé et hésitant du shofar. La parole poétique, dans la mesure où elle est le véhicule d'autres valeurs, de l'infini par opposition à la totalité, échappe à l'annulation des différences, des singularités, de l'altérité.

La dimension de Vigée se résume, à mon avis, à cette expression : pour une parole plurielle. La parole plurielle ouvre la vie elle-même, fait danser les choses et les êtres. La première dimension d'une parole anti-idéologique et antidogmatique est représentée par le dialogue. Le dialogue, ou plutôt la situation dialogique, ne signifie pas du tout un accord. Le terme « accord » peut plutôt être compris dans un sens musical, puisque la pluralité des notes nous permet d'écouter un son plus riche. « Vigée est l'auteur d'un ouvrage vaste et dense, écrit en marge d'une actualité immédiate ; c'est un esprit qui fouille dans les souvenirs et les propose comme

40 Ottavio Di Grazia, « Qui est comme Toi parmi les muets? », *op. cit.*, pp. 59 – 60.

un témoignage qui peut nous dire/donner beaucoup, ici et maintenant. Sa voix se prête à la narration d'un univers complexe doté d'une variété de formes et de significations. »⁴¹

Paroles qui se brisent et se dédoublent en pensées irisées et infinitésimales qui s'acheminent vers de nouvelles chaînes de sens, dans un « crescendo » de phrases, de citations, de références, de lectures, d'allusions, de sens cachés et révélés, qui servent à lancer des concepts en hauteur pour ensuite les attraper à la volée mais sous une forme radicalement transformée.

Que sont les paroles ? Une question cruciale pour Vigée. Elles font référence au « souffle » du livre, au pneuma qui émane des bibliothèques, aux paroles brisés qui ne nous montrent leur vrai sens que lorsqu'il est caché dans les espaces blancs et le silence. Vigée nous a appris que les paroles sont sages et en savent beaucoup plus que nous, tant qu'elles sont prises en main avec amour, tant que nous disons : Je ne sais rien, mais je sais que je peux faire confiance au langage, faire confiance aux mots. Paroles et silence. Un couple inséparable. Comme nous le dit le philosophe Ludwig Wittgenstein, nous devons nettoyer les mots, nettoyer le mot silence. Qui ne nous apparaîtra alors plus comme l'absence de bruit mais comme quelque chose qui nous fait entendre autre chose, d'autres voix.

Les œuvres de Vigée répondent à des besoins plus profonds et plus intérieurs : cela rend leur lecture complexe. Il est impossible de planifier, d'organiser, d'ordonner le magma de l'existence. Il y a donc dans son Œuvre un projet, mais aussi la conscience qu'il est provisoire. Dans ses pages, on rencontre toujours une aura qui les enveloppe et semble renvoyer à un grand extra-texte, quelque chose qui est à chercher entre et au-delà des lignes. Vigée laisse toujours soupçonner quelque chose d'insaisissable et de fluide. L'Œuvre de Vigée n'a pas été, comme le dirait Joseph Roth, une fuite sans fin,⁴² mais une rencontre continue avec la vie elle-même, avec ses contradictions, ses conflits et sa douleur. Il n'a jamais cherché à épuiser les connaissances dans un inventaire de matériaux, ni à les enfermer dans les enceintes asphyxiées du déjà donné pour toujours et des définitions rigides.

La force de son Œuvre réside dans le déclin de la lumière, dans le passage des couleurs, dans le silence qui accompagne la nuit aux frontières du jour où les vents ont d'autres voix, et qui a tenté de reconnaître les signes inextinguibles de l'oubli et les signes fugaces de la mémoire. Signes, histoires, que son langage, issu des expériences qu'il a vécues et qui l'ont traversé, nous offre non pas comme une consolation, mais comme une tentative de nous parler, de parler aux hommes et aux femmes afin de laisser toujours ouverte une possibilité confiée à la plénitude du jour, même d'un seul jour. Quelle est la parole qui parle de douleur et de mort, de néant ? Quel est le regard qui se fixe dans cet interstice où le temps semble s'agglutiner et devenir une mince bande, la limite entre l'être et le non-être ? Nous nous trouvons donc face à un grand problème qui a toujours traversé non seulement la philosophie, mais surtout la poésie, l'art et la littérature, qui ont trouvé dans la tâche de donner figure à cet irréprésentable l'une de leurs plus grandes raisons qui devient claire, à mon avis,

41 Ottavio Di Grazia, in Claude Vigée, *Alle porte del silenzio*, op. cit., p. 8. Et aussi, *ibid*, « Qui est comme Toi parmi les muets? », op. cit., p. 60.

42 Il s'agit de J. Roth, *Fuga senza fine. Una storia vera*. Milano : Adelphi, 1995. Traduit par M. G. Manucci. Sur Roth, voir le livre fondamental de Claudio Magris, *Lontano da dove. Joseph Roth e la tradizione ebraico - orientale*, in *Opere*, C. Magris, *Opere*, I Meridiani. Milano : Mondadori, 2012, pp. 399 - 819. Publié pour la première fois par Einaudi en 1971 et réimprimé par la suite.

chez Vigée et chez beaucoup d'autres voix qui ont également essayé de répondre à ces questions : dans quelle mesure l'art et l'écriture peuvent-ils témoigner de ce qui n'a pas d'expression ?

Dans quelle mesure est-il possible de supposer qu'au fond de ce qui n'a pas d'expression, il y a précisément ce qui détermine notre destin en tant que destin de mortels ? Le mystère entre dans la vie de l'homme comme un regard qui se retourne sur lui. Les yeux bougent et découvrent des zones d'ombre et dans cette ombre nous voyons, comme des lames aveuglantes, la liberté et la vie elle-même, qui nous échappent pourtant. Beaucoup ont essayé de « raconter » tout cela dans des ouvrages qui continuent d'interroger la Bible, d'en tirer un récit, une histoire qui nous emmène vers les énigmes tourmentées que nous ne sommes même pas capables de toucher. Il me semble en trouver des traces cohérentes dans Vigée.

Dans le jeu insensé de l'amère fixité de l'existence, dans lequel il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil et ce qui a été sera de nouveau, dans un monde d'apparences, de répétitions et de questions sans réponses, il reste la réalité fluide et inconsistante, comme le brouillard de l'aube dissous par le soleil et comme le nuage balayé par le vent, l'immense désarticulation des choses, la nature cyclique insensée de tout. Le mystère impénétrable de l'univers, la brièveté de la vie, la fugacité de toute joie et de toute beauté, avec l'invitation corrélatrice à savourer l'instant fugace dans la musique et l'amour, sans se soucier de la vaine anxiété du lendemain et de l'après-vie.

L'alternance de la résignation et de la rébellion face à la toute-puissance irrationnelle du principe suprême, ressentie désormais comme un destin aveugle, apostrophé comme un Dieu personnel, à qui le pardon de l'homme est demandé mais en même temps donné, est présente dans de nombreuses œuvres de cette immense tradition culturelle, religieuse, philosophique, poétique, etc. Questionner l'œuvre de Claude Vigée est un exercice qui relève plus de la méditation que de la critique. Qui s'apparente plus au paysage décomposé de l'expérience qu'au domaine ordonné du discours. Son écriture coule intensément et impétueusement à la lisière du texte : elle se nourrit d'une immense bibliothèque, c'est un voyage de mots, de signes et images. C'est une méditation infinie sur le langage, sur la poésie, sur la précarité de la vie. C'est une succession de pages et de jours. Une résistance infinie contre les formes de la puissance de la totalité à laquelle elle oppose l'ouverture, l'infini de la vie.

L'origine est une décision. Celle d'Abraham qui se sépare de ce qu'il est et se proclame étranger pour répondre à une vérité étrangère, « étrange ». Abraham passe d'un monde – celui de la terre d'Ur – à un monde qui n'est pas encore un monde : une terre qui n'est pas encore un lieu. Une terre qui, pourtant, est porteuse d'une promesse et d'un espoir de liberté. Abraham nous invite non seulement à passer d'un endroit à un autre, mais à faire ce passage, à demeurer dans la vérité du passage. Il ne faut pas oublier que ce mémorial de l'origine, gardé par l'Aleph, bien qu'enveloppé de mystère, n'a rien de mythique. Abraham est un homme à tous égards, un homme qui part et qui, avec ce premier départ, fonde le droit de l'homme à commencer, à construire une vie dans laquelle la liberté, les rêves et l'espoir sont en jeu. Ce passage, ce commencement est destiné à être vécu par chacun d'entre nous. Chaque fois, dans la conscience que notre condition humaine doit toujours être réinventée à nouveau, précisément en écoutant ce silence. C'était peut-être le sens de la merveilleuse déclaration de Rabbi Na'hman de Breslav qui disait « qu'il est interdit d'être vieux ». Il n'y a pas

de simplicité dans ce recommencement, dans ce questionnement. Pas de rhétorique pour les belles âmes. Et d'ailleurs, Vigée nous le rappelle à chaque page de ses œuvres.

Exemplaire est la figure de Jacob qui devient Israël ; la vérité de la nuit qui devient la vérité du jour, le silence qui devient parole, sont les étapes d'une histoire qui nous conduit à nous-mêmes. Jacob et son rêve, Jacob qui s'est enfui de chez lui et dans le désert découvre que « dans ce lieu, il y avait Dieu et je ne le connaissais pas ». L'escalier du rêve, avec des anges qui montent et descendent, suspendu comme il l'est entre le ciel et la terre, nous conduit vers un mystère inaccessible qui transforme aussi profondément ceux qui entrent en contact avec lui. Jacob lutte contre ce mystère rendu accessible dans la lutte, dans l'affrontement, non pour l'annuler, mais pour l'accueillir en lui ; pour en porter le signe dans sa chair, signe qui ne parle pas seulement de différence mais surtout de fermeté et de fidélité.

Qui sait encore comment capter sa subtile voix de silence ? Qui sait encore écouter les mots dont elle est issue et qui se détachent devant nous en posant un choix : la vie ou la mort ? Face aux naufrages de l'histoire, face au mutisme des mots après la violence sans précédent du dernier siècle, la réponse n'est pas difficile. La poésie murmure doucement, elle s'ouvre sur une porte inespérée. Pour nous qui sommes sur le seuil, la tâche est de le franchir. Où cette porte s'ouvre-t-elle ? Dans la vie.

La langue est ce que nous pensons et vivons. Ce n'est pas seulement un problème de théorie du langage. C'est le problème de la théorie du langage, donc toute réflexion sur ce qui est un sujet, un objet, la poésie, l'éthique, le politique etc. en dépend. C'est ce qui lie ces choses entre elles. C'est donc un problème qui concerne la philosophie. Et la Bible ? La Bible « parle », elle communique, ses paroles ont un rythme. Mais c'est surtout un mot d'écoute, donc de relation, d'espace pour l'autre. C'est la dimension de l'espoir. Dans un passage du Talmud, il est écrit : « Allons-nous rencontrer l'espoir ? Oui... Peut-être ». (TB, Traité Haguiga 4b).

Le « peut-être », typique des réponses juives, ne concerne pas Dieu, il ne concerne pas l'homme. Il s'agit du monde. La question est : comment est-il possible que le monde existe ? L'existence de l'homme dans sa fragile temporalité devra apporter la réponse avec crainte et tremblement. Vivre avec la force subtile du « peut-être », mais en sachant qu'il faut continuer le voyage dans un équilibre précaire entre le bruissement de l'être et le silence de Dieu.

Traduire, c'est se disposer à écouter la voix subtile du silence qui s'ouvre à l'espoir. La lecture des œuvres de Vigée est une invitation à la lecture pour vivre.

Mercogliano 10.01.2021.

- 197 -

peut être

- 198 -



Claude Vigée chez lui dans le miroir de l'entrée. Photographie de Guy Braun.